



Jean-Philippe Rey

14 février

QUAND LE SORT DE LYON SE JOUAIT EN BEAUJOLAIS

Après la terrible défaite de Leipzig qui marque la fin de la campagne de Saxe, Napoléon repasse le Rhin à Mayence, le 2 novembre 1813. Il est désormais à la tête d'une force très réduite et doit faire face au déferlement de troupes ennemies qui, contrairement à ce qu'il avait espéré n'attendent pas que l'hiver soit passé avant de lancer la campagne de France. Précédant l'armée de Silésie (Blücher) et celle du Nord (Bernadotte), l'armée de Bohême, (200 000 hommes sous les ordres du feld-maréchal prince de Schwarzenberg) franchit le Rhin à Bâle le 21 décembre. Quelques-unes de ces troupes sont dirigées sur la Suisse et Genève. Il s'agit pour les Autrichiens de rétablir leur influence dans les cantons allemands, de menacer le Jura et, par l'occupation de Genève, voire de Chambéry et de Montmélian, d'interdire les communications entre l'armée de Napoléon qui s'apprête à manœuvrer en Champagne et celle dont dispose encore le prince Eugène en Italie du Nord. Bien évidemment, l'empereur des Français craint un tel isolement. Il fixera pour mission à l'armée de Lyon, confiée au maréchal Augereau le 5 janvier 1814, de reprendre Genève. Mais la défense de Lyon et de la région Rhône-Alpes est en soi une priorité. Conserver Lyon signifie en effet pour les Français demeurer en capacité de menacer les flancs les troupes ennemies qui progresseraient en Champagne où l'empereur, quant à lui, se trouve (il est à partir du 25 janvier à la tête d'environ 70 000 hommes).

Le général autrichien Bubna entre à Genève le 30 janvier et se charge de couper toute possibilité de communication entre la Suisse et l'Italie (cols du Grand Saint-Bernard et du Simplon). Après s'être rendus maîtres des routes du Jura et fait le fort l'Écluse, les Autrichiens sont en mesure de menacer Lyon qui échappe une première fois de peu à l'invasion, durant les journées du 18 et du 19 janvier. Mais, alors qu'elle entre en campagne le 17 février et commence par progresser dans l'Ain, le Beaujolais, le Mâconnais et en

Savoie, l'armée de Lyon, bientôt forte de 28 000 hommes (dont 4 500 aux portes de Genève) doit bientôt faire face à l'arrivée d'un important corps d'armée ennemi, celui de Bianchi, qui prétend menacer directement Lyon en suivant la vallée de la Saône. L'intention des coalisés est claire. Il s'agit à la fois de se placer en capacité de couper les communications de l'armée de Lyon et de lui porter un coup décisif en s'emparant de la ville qui est au cœur du dispositif stratégique qu'elle anime.

Le duc de Castiglione est bien décidé à se porter à la rencontre de l'ennemi. Provoquer rapidement l'affrontement donnerait aux Français l'avantage de l'initiative sinon de la surprise, empêcherait les Autrichiens d'accroître la disproportion des forces et permettrait de livrer bataille loin des murs de Lyon. Les Français sont défaits une première fois à Mâcon, le 11 mars, avant d'être contraints à livrer une bataille pour la défense de Villefranche, dernier verrou avant Lyon. La bataille de Saint-Georges-de-Reneins a lieu le 18 mars.

Les coalisés s'apprêtent à combattre à trois contre un et le site sur lequel va se dérouler la bataille se prête mal à la défense à outrance. Bien sûr, les 11 000 Français ont creusé des retranchements en avant de leurs positions, essaient de tirer le plus de profit possible du

léger relief et prennent appui sur les villages ou les domaines bâtis. Ainsi, la droite de l'armée de Lyon, formée par la brigade Estève, est solidement ancrée au petit village et au château de Marzé, positionnée en grande partie sur le plateau de Bussy, au pied duquel le ruisseau du Sancillon forme un mince obstacle. Fondamentalement, elle tente de fermer la grande route en avant du village de Saint-Georges-de-Reneins. D'ailleurs, elle s'attend à recevoir une attaque frontale. En arrière, le 4^e hussards se prépare à la soutenir. La gauche de l'armée de Lyon est assez loin, aucune troupe n'étant disponible pour assurer la liaison. Elle est disposée en arc de cercle, au Sud de la Vauxonne. La brigade Gudin défend une ligne reliant les deux châteaux de Laye et de Longsard, le second étant pratiquement sur la route d'Arnas. La brigade Ordonneau occupe le petit plateau en arrière du Chambély. À Arnas, la réserve est logiquement branchée sur chacun des deux axes que l'on défend : la grande route et celle de Beaujeu.

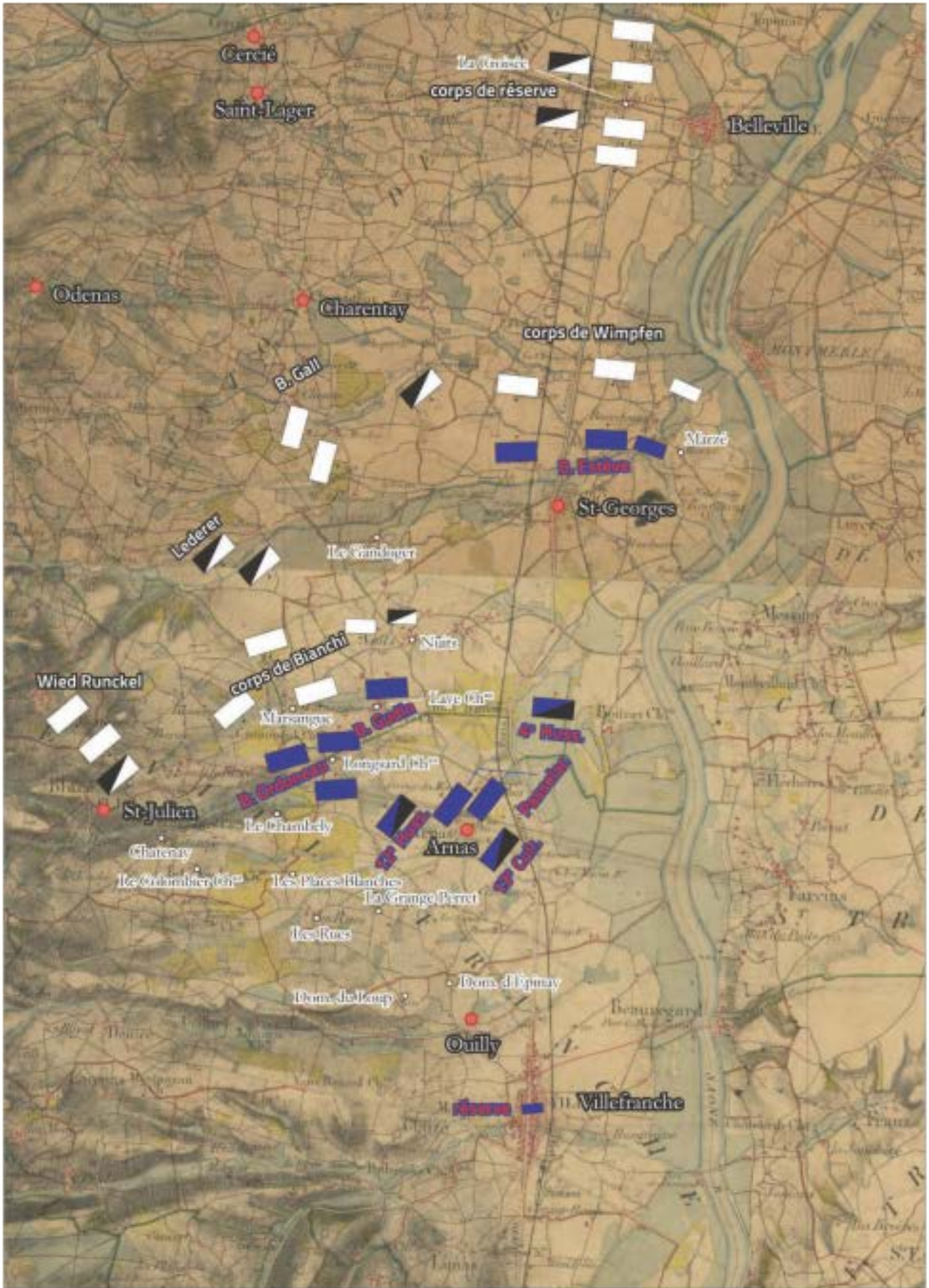
De fait, la victoire des coalisés est inscrite dans le rapport des forces qu'éclaire de sa lumière crue le jour naissant. Les Français vont pourtant se battre avec acharnement. Le sens du devoir et celui de l'honneur dictent leur conduite, toute d'abnégation. Dès l'aube, les coalisés attaquent. Leur plan est prévisible et Augereau a disposé ses hommes en conséquence. Il s'agit pour eux de fixer la brigade Estève sur la grande route en l'usant progressivement et de déborder les Français sur leur gauche où il est loisible d'opérer un mouvement, de déployer des troupes. Trois colonnes, soit 30 000 hommes équipés d'une cinquantaine de canons, se mettent en route entre 6 heures et 9 heures. Toutes visent Arnas pour parvenir à Villefranche voire à Anse. La colonne Wimpffen emprunte la grande route et dépêche en avant une troupe de chasseurs et un bataillon d'infanterie avec pour mission de menacer vite les défenseurs de la ligne Marzé-Bussy. C'est à Marzé précisément que les premiers combats ont lieu, vers neuf heures, mais l'ensemble des positions françaises est concernée par l'offensive. Une brigade



Augereau, Pierre François Charles (1757-1816)
estampe de 1805

(Gall) contourne même la ligne française en espérant la tourner. Pannetier doit alors faire rétrograder Estève vers Saint-Georges sans d'ailleurs chercher à défendre le village pour lui-même.

Parallèlement, la colonne Bianchi, qui est partie tôt d'Odenas et a franchi la Vauxonne, débouche du village de Blaceret pour affronter les brigades Gudin et Ordonneau. Le choc a lieu vers 10 heures au cœur de la ligne française, sur la route, à hauteur du hameau de Marsangue. Conformément à leurs ordres, les Français opposent une résistance opiniâtre. L'avant-garde coalisée dirigée par le feld-maréchal lieutenant Lederer piétine et doit bientôt être renforcée par un régiment d'infanterie (Hiller) et une brigade (Salins). Les défenses françaises tiennent. En particulier le hameau de Laye constitue un retranchement qui paraît inexpugnable sauf à sacrifier beaucoup de monde. En attendant, Bianchi a pris soin de former un petit détachement sous les ordres du colonel Papp afin de surveiller le débouché des bois de Laye, de sorte que chacune des deux colonnes coalisées est maintenant reliée à l'autre.



Bataille de Saint-Georges du 18 mars 1814
 extrait surchargé de la *Carte de l'État major*, planches établies en 1834-1835

Étant donné la bonne tenue de la gauche française, le mouvement d'enveloppement se poursuit et s'accroît par l'envoi de la brigade Söldenhoffen (division Wied Runckel) sur les arrières d'Arnas par Saint-Julien. Heureusement pour les hommes d'Ordonneau, la progression des coalisés est rendue difficile par le dénivelé et l'état des chemins. Néanmoins, le danger d'être pris dans le dos est là. La menace s'accroît considérablement lorsqu'il devient certain que les Français ont perdu Saint-Georges.

Pourtant, Augereau a d'abord initié une violente contre-offensive visant à cueillir la brigade Gall et les avant-gardes hessoises à leur sortie du village pour les désorganiser et les forcer à refluer. À la manœuvre, le 4^e hussards conduit par le colonel Christophe se montre d'une redoutable efficacité, sabrant et décimant les troupes du général Gall jusqu'à ce qu'elles abandonnent le village et courent dans le plus grand désordre vers le gros de la division. Wimpfen, rapidement averti de la situation, lance alors à l'assaut de Saint-Georges-de-Reneins la brigade Haugwitz. La mêlée devient confuse. On se bat en corps à corps, à la baïonnette, au milieu des maisons. Les Français ont le dessus. Haugwitz lui-même est blessé au cours de l'affrontement. Il est immédiatement remplacé par le général Czollich, chef d'état-major de Wimpfen, qui doit se résoudre à ordonner le repli. La brigade est harcelée par les Français et parvient à ne pas se déliter totalement grâce, en particulier, aux charges des dragons de Würzburg. Heureusement pour les hommes de Czollich, le principal de la division passe maintenant la Vauxonne et se présente devant Saint-Georges. Un nouvel assaut est lancé. S'en suivent une nouvelle série de corps à corps et une succession de charges à la baïonnette.

Plusieurs fois, les Français pensent avoir repris le dessus mais, finalement, les coalisés les chassent du village. Les régiments de Pannetier n'ont plus qu'à rétrograder vivement. La perte de Saint-Georges-de-Reneins sonne le glas des espoirs français de tenir leurs positions en avant de Villefranche. Augereau doit ordonner la retraite.

L'après-midi commence à peine. Sous peu désormais, les coalisés seront dans les faubourgs caladois et les brigades Gudin et Ordonneau courront le risque d'être encerclées et détruites. Il leur faut quitter le triangle Laye-Longsard-Arnas qu'elles tiennent avec tant de fermeté. Mais avant, il convient de couvrir la retraite des troupes qui évacuent Saint-Georges et qui subissent les assauts répétés des escadrons de dragons de Würzburg. La panique manque de s'emparer des rangs passablement troublés de l'infanterie française lorsque deux colonnes des coalisés commandées par le feld-maréchal-lieutenant Lederer sont sur le point de les prendre à revers. Heureusement, à gauche, les hommes d'Ordonneau soutenus par le 12^e Hussards parviennent à rétrograder en ordre et le 13^e cuirassiers protège à coup de charges massives la retraite de l'armée de Lyon. Augereau opère une première réunion de la plupart de ses troupes vers Limas, sur les hauteurs, puis décide de les diriger bien plus au Sud, en avant de Lyon, vers Limonest et Dardilly. Ce faisant, il choisit le lieu du prochain affrontement, celui qui décidera du sort de Lyon.

Leur victoire a coûté entre 1 000 et 2 000 hommes aux coalisés qui ne se pressent pas de poursuivre les Français. Ils opèrent méthodiquement leur jonction. La division Wied Runckel retrouve le gros de la colonne Bianchi à Oully vers 15 heures alors que la division Wimpfen se rassemble sur la grande route vers Villefranche. Progressivement, les 50 000 hommes de l'armée du Sud peuvent se déployer autour de la capitale du Beaujolais où le prince héritier de Hesse-Hombourg établit son quartier général et installe son corps. Quand la nuit vient, la brigade Scheiter occupe Lachassagne, la division Wied-Runckel occupe Pommiers tandis que la division Bakony est à Limas. La division Wimpfen, quant à elle, a traversé Villefranche et s'est portée à hauteur d'Anse. L'armée de Lyon vient de perdre entre 500 et 1 000 hommes au cours de ce qui est sa deuxième défaite en une semaine. Elle ne parvient pas à faire obstacle au déferlement des coalisés sur le Lyonnais. Il reste à l'ennemi à porter le coup de grâce. Ce sera chose faite, à Limonest, le 20 mars.



Paul Delaroche, *Napoléon abdiquant à Fontainebleau*, 1840,
Paris, musée de l'armée